

DU CONTRE-POUVOIR DANS UNE SOCIÉTÉ DU NON SENS

Entretien avec Miguel BENASAYAG.¹

● **AL :** *On parle aujourd'hui beaucoup de l'école comme « lieu séparé des savoirs séparés ». Nos efforts pour faire évoluer et se transformer l'école dans une interaction permanente entre les uns et les autres, dans un rapport de construction des savoirs théoriques à partir des pratiques sociales, etc. s'oppose à cette vision et nous conduit à chercher à mieux comprendre à quoi renvoie dans la société ce que nous constatons dans l'école : une séparation se radicalisant entre les savoirs scolaires et les savoirs sociaux.*

● **MB :** Je travaille beaucoup du point de vue anthropologique sur la manière dont **notre société est la première société de l'ignorance massive**. Les occidentaux croient vivre dans une société scientifique alors que les individus ignorent très majoritairement le moindre ressort des techniques sur lesquelles repose leur vie. On dit généralement « La France est une société culinaire ». C'est vrai parce que les Français aiment manger, connaissent la cuisine, l'apprécient et en connaissent la technique, etc. Or dans ce sens là, la société occidentale n'est pas une société scientifique du tout, c'est une société qui croit à la science d'une manière irrationnelle, elle est **scientiste**. Mais un occidental sur 10 000 connaît ce qui se passe entre le moment où il appuie sur un bouton et la réaction. Toute société a possédé des techniques, la nôtre est **la première à être possédée par les techniques**. C'est si vrai que pour la première fois dans l'histoire, les habitants de la culture scientifique sont massivement ignares des techniques qui font leur vie et sont coupés des techniques qui rendraient compréhensible la culture scientifique.

Le « culte de l'information » joue un rôle dans cet état : plus les pouvoirs veulent que nous soyons **informés de manière utilitariste**, plus on est dans l'ignorance des choses. L'individu est placé dans une sorte d'extériorité par rapport au monde dans lequel il vit et dans le culte de l'étrangeté. En

découle une irresponsabilité totale par rapport au monde : nous pouvons détruire ce qui nous est tout à fait étranger, le monde est perçu comme utilisable parce que « autre » que nous-mêmes. Plus on est informé sur les techniques, moins on est formé à la maîtrise de notre rapport existentiel avec notre vie. Aujourd'hui la séparation des savoirs est à un degré tel - surtout avec l'informatique - qu'on est entouré par une technique et plus que jamais dans une ignorance de ce qui la régit.

● **AL :** *Que penser de tous ces efforts pour informer, démystifier sur le rôle des sciences, des techniques, des nouvelles technologies ? De quelle autonomie parle-t-on ?*

● **MB :** Il est tout d'abord nécessaire de savoir se servir des outils tels que l'ordinateur, Internet, etc. Autre chose est, du point de vue anthropologique, que l'énorme majorité des gens n'ait plus aucune idée des mécanismes de la technique dont ils se servent massivement. On ne démystifie rien du tout en apprenant à quelqu'un à appuyer sur un bouton. Robinson Crusoe est une figure qui nous interroge sur notre autonomie. Maîtrise-t-on les techniques au point de les reproduire sur une île déserte ? On est désormais massivement incapables de reproduire une infime part des techniques qui nous sont aujourd'hui indispensables pour vivre. **La perversion fait qu'on appelle autonomie l'accroissement des dépendances à des techniques centralisées qui restent dans l'obscurité totale**. C'est le propre des sociétés panoptiques d'accroître et de développer les opacités.

Une société panoptique de la surveillance développe en apparence l'information mais construit en fait des pans entiers d'ignorance. Nos sociétés sont des sociétés dans lesquelles les techniques et l'économie sont dépendantes des combinatoires, elles-mêmes indépendantes de la volonté humaine. N'importe quel chercheur sérieux sait très bien que la science résout des problèmes qui sont intrinsèques à ces combinatoires là et développe des possibles. Ces combinatoires autonomes techniques en viennent à structurer la vie de nos sociétés et à lui donner un sens préalable. J'entends dire qu'on utilise 3% des possibilités que nous offre un outil technique comme l'ordinateur ; alors on oriente notre vie et son sens pour exploiter plus complètement les

¹ Philosophe, clinicien auteur de *Le mythe de l'individu* (Éd. La découverte, 1998) - voir A.L. n°72, déc.00, p.24 - et *Du contre-pouvoir* (Éd. La découverte, 2000) Membre actif d'un réseau alternatif international de résistance (www.sinetis.com.ar/ur/redsisalt)

potentialités que la technique offre. C'est une manière fantastique pour discipliner la société. Quand j'essaie d'ordonner ma vie en fonction des possibilités que la technique me « donne », j'écrase, j'élimine la question existentielle de base qui est celle du sens de la vie. La technique oriente la vie de nos sociétés.

En Éducation, si nous voulons vraiment une éducation de la résistance, anti-utilitariste, il faut poser la question anthropologique du **non sens**. Une école anti-utilitariste est une école dans laquelle le sens peut être désaliéné par rapport au sens que la technique et l'économie donnent à la vie. La technique est devenue une idéologie au sens d'Althusser : « *L'idéologie, c'est quand on a toutes les réponses et les questions viennent se caser dans des réponses déjà existantes.* »

● **AL** : *Dans l'ensemble des réflexions sur l'éducation aujourd'hui, la communauté enseignante parle beaucoup du retour du sens à l'école pour les jeunes et situe cette évolution dans un rapport entre territoires, celui des jeunes dans la cité, celui de l'institution scolaire... Selon vous la frontière se situe-t-elle à cet endroit ?*

● **MB** : Il y a deux possibilités pour l'école : l'une par laquelle on formate les enfants à un sens prédéfini par la technique. Dans ce cas, on fera tout pour que Mouloud ne reste pas trop sur le carreau. Selon moi, en tant que résistant, cette école échoue même quand elle croit réussir. Dans un cas, elle laisse des gens sur le carreau, ce qui ne constitue pas un échec pour une société qui a besoin d'une fraction sur le carreau. Dans l'autre cas, elle fait des loups, au sens où les enfants sont rendus forts pour affronter ce monde dangereux. Dans cette dichotomie, on remplace le désir de savoir par la menace du monde et du chômage. La force n'est pas autre chose qu'un moment de la faiblesse. Il s'agit donc de sortir de cette alternative force/faiblesse qu'on appelle **l'école de la fragilité**.

Travailler la notion de sens et de non sens pour moi aujourd'hui c'est travailler, pour le professeur, une position éthique et arrêter de formater Mouloud, arrêter de chercher à savoir « *ce qu'on fait avec Mouloud* » qui présuppose un savoir sur le sujet et ce qui est bien pour lui. Les fondements de la pensée colonisatrice en somme. Il faut savoir « *ce qu'on fait avec nous-mêmes* » et conduire les enseignants à s'interroger sur leurs idéaux : si la force et l'argent triomphent chez eux, construire une école du sens ne peut que signifier une allégeance aux techniques qui régissent la culture occidentale aujourd'hui, le formatage. Souvent, les gens aiment bien quand on parle de la résistance parce qu'ils croient qu'il y a des méchants à l'extérieur, - il y en a... - mais

la résistance au monde de la tristesse² est une résistance qui passe aussi par nous. Le dilemme de l'école aujourd'hui, qui passe par le corps enseignant lui-même, n'est pas technique mais anthropologique, éthique et philosophique. Chacun dans sa catégorie peut dire « *on va penser ensemble* », réintroduire la base du savoir à l'école qui est du non savoir, jusqu'au non savoir sur l'autre. L'éthique veut qu'on ne sache pas ; l'éthique se base toujours sur un non savoir qui n'est pas l'ignorance.

L'école anti-utilitariste et de la résistance est une école dans laquelle la question du sens peut apparaître « à l'extérieur » comme un non-sens.

● **AL** : *Dans le domaine des propositions alternatives ou anti-utilitaristes, que pensez-vous d'un projet comme « Les collégiens, des formateurs dans la cité »³ qui prend le contre-pied d'une sur-organisation de l'école qui n'aurait comme conséquence que d'améliorer l'asservissement de celle-ci aux enjeux du monde de la technique, d'affiner les procédures d'acceptation et d'adaptation,... Comment comprendre qu'il séduise et échoue dans sa mise en œuvre ?*

● **MB** : La première chose à clarifier me semble se situer du côté des « **savoirs assujettis** » comme dit Paolo Freire. Ces savoir assujettis là ne sont pas des savoir sur les techniques, ce sont des savoirs qui ne peuvent que se construire et se structurer autour d'une cellule culturelle existante. Ce que les jeunes apprennent à l'école se structure soit autour des exigences de la technique et de l'économie, soit autour d'une unité populaire, de solidarité.

Le vrai problème pour ce projet c'est identifier la structure à laquelle peuvent s'articuler les savoirs qu'une telle école peut construire ? Si pour ces jeunes, l'école c'est la cité ; il faudra encore se donner les moyens pour dégager les savoirs assujettis c'est-à-dire travailler avec les gens sur ce qu'eux-mêmes ne savent pas qu'ils savent sur le problème de l'insécurité. Faire émerger les savoirs assujettis, c'est faire remonter d'une structure culturelle ensevelie de vagues évocations et les travailler. C'est conscientiser les processus par lesquels ils ont été absorbés, détournés, éliminés par une autre culture, devenue dominante.

Dans l'hypothèse où l'on réussit à faire ce travail d'émergence, il reste un maillon manquant dans ce projet : **autour**

² *Le mythe de l'individu*

³ *Proposition pour l'organisation et le fonctionnement du collège*, A.L. n°65, mars 99, pp.82-90 ; consultable sur le site de l'AFL : www.lecture.org

de quoi vont se structurer ces savoirs là ? Où est la structure alternative qui existait à l'époque où Paolo Freire développait la pédagogie de l'opprimé ? En Amérique latine, avec notre organisation populaire, révolutionnaire, faisant fonction de double et de contre pouvoir aux idéaux de l'argent et de la force brute, on avait une autre culture de la solidarité, des penseurs à opposer. Apprendre à lire pour les jeunes des bidonvilles et des favellas, c'était apprendre quelque chose immédiatement compris dans un projet d'émancipation. Il y avait un double pouvoir. Pour les jeunes apprendre à lire s'inscrivait dans une pyramide énorme, un projet d'une autre société qui évitait que la lecture ne soit, à son tour, pensée ou perçue comme un instrument, un outil. Le risque ici est grand de considérer la lecture comme un symptôme à traiter puisqu'il n'est souvent pas inclus dans un projet global d'une autre société à inventer mais comme un moyen d'être mieux assis dans ce projet de société là.

Comme ici et aujourd'hui, cette autre culture n'existe pas, il faut penser cette question là : on imagine des gens construisant des savoirs et passant d'un endroit à un autre mais pour cela il faut deux endroits. Dans notre société, il n'y a pas deux endroits. Elle est toute quadrillée. Il n'y pas de pensée unique, il y a un monde unique de la force de l'économie. Quand on veut produire des savoirs populaires et d'émancipation, la question est : « *autour de quelle structure ces savoirs vont s'articuler, par quelles instances vont-ils être structurés et théorisés ?* »

« Camarade, il faut créer les instances de capitalisation, de structuration et d'articulation de ce contraire opprimé. Est-ce que tu crois, camarade, que le contraire opprimé compte dans ton quartier avec les structures de contre pouvoir nécessaire pour que ce soit articulé, structuré... ou est-ce que ça va rester comme une messe de dimanche. Comment se sédimente cette alternative ? C'est capital parce que ce qui ne démolit pas l'ennemi le vaccine. »

● **AL :** *On comprend bien, à propos du double pouvoir, qu'il en existe un, bien réel, et un autre sans territoire, en imagination, en projection... Le rôle que nous attribuons à cette organisation du collège, ce serait en quelque sorte, la prise de conscience de la nécessité de créer un second pouvoir, mouvement dont les collégiens seraient partie prenante.*

● **MB :** C'est là, exactement là que se situe la différence. Je ne crois pas à la conscience comme moment pivot où l'on passe de l'autre côté. Je crois qu'il n'y pas prise de conscience, je crois qu'il y a développement de pratiques

alternatives concrètes. Comme dit Marx, « *la conscience est toujours en retard.* » La conscience court derrière le mouvement émergent. Ce projet me semble manquer d'éléments pratiques de pouvoir/contre-pouvoir et pêche par optimisme. Il est trop optimiste de croire que ce projet peut en lui-même développer des contre-pouvoirs. Effectivement, un territoire libéré peut être un territoire déterritorialisé, mais ce territoire déterritorialisé est aujourd'hui encore trop en friche pour qu'on soit dans une voie où ce projet là trouve son heure. La seule possibilité de désaliénation est de créer des lieux et des pratiques qui matérialisent un non sens quelconque.

Le problème de notre époque, c'est ce que G. Debord appelle « *une critique spectaculaire du spectacle* » et qui se manifeste avec les guignols de l'info par exemple qui nous montrent à nu le libéralisme. C'est une manière de dégager le contraire opprimé et on voit bien que comme il n'existe aucune structure de capitalisation et de sédimentation, ces contraires opprimés révélés retournent au profit de la société qui les nourrit comme un instrument de sa consolidation. Aujourd'hui, vous passez à la radio, vous expliquez que le néolibéralisme est une dictature et que le trou dans la couche d'ozone est le résultat de la recherche du profit capitaliste alors que le sens commun établit que l'industrie c'est positif et que sa bonne santé est souhaitable. Or l'industrie, c'est la mort. Plus savoir opprimé que celui là !

Le propre du sens commun c'est d'associer deux éléments : les énoncés contradictoires cohabitent et il y a jouissance liée au pire. La bombe qui peut nous éclater à la figure, nous les révolutionnaires, c'est que plutôt que de dégager les pratiques révolutionnaires, la conscience du pire invite à la jouissance. La conscience du pire, loin d'inaugurer des sociétés de la révolte, inaugure des sociétés qui jouissent de la décadence. Dans l'histoire de l'humanité, cette société représente la possibilité de réaliser elle-même « l'apocalypse ». La réaction à ce possible, c'est la jouissance. **Dans l'éducation, on ne se méfie jamais vraiment assez de cette conscience du pire et cette pulsion de mort parce qu'on imagine difficilement que celle-ci puisse générer autre chose que du refus.**

La question du contre pouvoir est un point à travailler ensemble et qui ne fait pas équivoque entre nous. La priorité, ça ne peut plus être « dégager le savoir » mais la création de ces pôles capables de structurer et sédimenter ces savoirs dans un contre-pouvoir.